

Comment les riches détruisent la planète

Du même auteur

Pour sauver la planète, sortez du capitalisme
Éditions du Seuil, 2009

Gaza
La vie en cage
(*photographies de Jérôme Equer*)
Éditions du Seuil, 2005

La Guerre secrète des OGM
Éditions du Seuil, 2003
et « *Points Sciences* » n° 177, 2007

La Révolution biolithique
Humains artificiels et machines animées
Albin Michel, 1998

La Baleine qui cache la forêt
Enquête sur les pièges de l'écologie
La Découverte, 1994

L'Économie à l'épreuve de l'écologie
Hatier, 1991

Hervé Kempf

Comment les riches détruisent la planète

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-0210-1669-7
(ISBN 978-2-02-089632-0, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 2007

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autobus me conduisait à l'aéroport d'Heathrow, au terme d'un reportage sur le « soldat du futur ». La radio diffusait les nouvelles. Le journaliste racontait que, selon des spécialistes suédois, un taux élevé de radioactivité était détecté dans le pays scandinave. Cela pourrait provenir de l'accident d'une centrale nucléaire.

Nous étions le 28 avril 1986, le surlendemain de l'accident de Tchernobyl. Cette nouvelle réveilla en moi, soudainement, un sentiment d'urgence oublié. Dix ou quinze ans auparavant, je lisais Illich, *La Gueule ouverte*, *Le Sauvage*, et me passionnais pour l'écologie, qui me paraissait la seule vraie alternative à une époque où le marxisme triomphait. Puis la vie m'avait poussé sur d'autres chemins. Journaliste, j'étais alors immergé dans la révolution micro-informatique : au moment où *Time* consacrait l'ordinateur « homme de l'année », je découvrais avec mes camarades de *Science et Vie Micro* les arcanes du premier Macintosh, les « messageries roses » du Minitel qui préfiguraient les *chats* et forums d'Internet, les aventures d'un jeune type nommé Bill Gates qui venait de conclure un contrat fumant avec IBM.

Subitement, Tchernobyl. Une évidence : l'écologie. Une urgence : la raconter. J'ai commencé à le faire. Depuis, j'ai

toujours été guidé par deux règles : être indépendant, et produire de la bonne information, c'est-à-dire exacte, pertinente, originale. Aussi me gardai-je du catastrophisme. Racontant, parmi les premiers, l'affaire climatique, l'aventure des OGM, la crise de la biodiversité, je n'ai jamais « forcé le trait ». Il me semblait que les faits, portés par une attention tenace pour des sujets si évidemment prioritaires, suffisaient à parler à l'intelligence. Et je croyais que l'intelligence suffisait à transformer le monde.

Cependant, après avoir cru que les choses changeaient, que la société évoluait, que le système pouvait bouger, je fais aujourd'hui deux constats :

– la situation écologique de la planète empire à une allure que les efforts de millions de citoyens du monde conscients du drame mais trop peu nombreux ne parviennent pas à freiner ;

– le système social qui régit actuellement la société humaine, le capitalisme, s'arc-boute de manière aveugle contre les changements qu'il est indispensable d'opérer si l'on veut conserver à l'existence humaine sa dignité et sa promesse.

Ces deux constats me conduisent à jeter mon poids, aussi infime soit-il, dans la balance, en écrivant ce livre court et aussi clair qu'il est possible de l'être sans trop simplifier. On y lira une alarme, mais surtout un double appel, sans le succès duquel rien ne sera possible : aux écologistes, de penser vraiment le social et les rapports de force ; à ceux qui pensent le social, de prendre réellement la mesure de la crise écologique, qui conditionne aujourd'hui la justice.

Le confort dans lequel baignent les sociétés occidentales ne doit pas nous dissimuler la gravité de l'heure. Nous entrons dans un temps de crise durable et de catastrophes possibles.

Les signes de la crise écologique sont clairement visibles, et l'hypothèse de la catastrophe devient réaliste.

Pourtant, on prête au fond peu d'attention à ces signes. Ils n'influencent pas la politique ni l'économie. Le système ne sait pas changer de trajectoire. Pourquoi ?

Parce que nous ne parvenons pas à mettre en relation l'écologie et le social.

Mais on ne peut comprendre la concomitance des crises écologique et sociale si on ne les analyse pas comme les deux facettes d'un même désastre. Celui-ci découle d'un système piloté par une couche dominante qui n'a plus aujourd'hui d'autre ressort que l'avidité, d'autre idéal que le conservatisme, d'autre rêve que la technologie.

Cette oligarchie prédatrice est l'agent principal de la crise globale.

Directement par les décisions qu'elle prend. Celles-ci visent à maintenir l'ordre établi à son avantage, et privilégient l'objectif de croissance matérielle, seul moyen selon elle de faire accepter par les classes subordonnées l'injustice des positions. Or la croissance matérielle accroît la dégradation environnementale.

L'oligarchie exerce aussi une influence indirecte puissante du fait de l'attraction culturelle que son mode de consommation exerce sur l'ensemble de la société, et particulièrement sur les classes moyennes. Dans les pays les mieux pourvus comme dans les pays émergents, une large part de la consommation répond à un désir d'ostentation et de distinction. Les gens aspirent à s'élever dans l'échelle sociale, ce qui passe par une imitation de la consommation de la classe supérieure. Celle-ci diffuse ainsi dans toute la société son idéologie du gaspillage.

COMMENT LES RICHES DÉTRUISENT LA PLANÈTE

Le comportement de l'oligarchie ne conduit pas seulement à l'approfondissement des crises. Face à la contestation de ses privilèges, à l'inquiétude écologiste, à la critique du libéralisme économique, il affaiblit les libertés publiques et l'esprit de la démocratie.

Une dérive vers un régime semi-autoritaire s'observe presque partout dans le monde. L'oligarchie qui règne aux États-Unis en est le moteur, s'appuyant sur l'effroi provoqué dans la société américaine par les attentats du 11 septembre 2001.

Dans cette situation, qui pourrait conduire soit au chaos social, soit à la dictature, il importe de savoir ce qu'il convient de maintenir pour nous et pour les générations futures : non pas la « Terre », mais les « possibilités de la vie humaine sur la planète », selon le mot du philosophe Hans Jonas, c'est-à-dire l'humanisme, les valeurs de respect mutuel et de tolérance, une relation sobre et riche de sens avec la nature, la coopération entre les humains.

Pour y parvenir, il ne suffira pas que la société prenne conscience de l'urgence de la crise écologique – et des choix difficiles que sa prévention impose, notamment en termes de consommation matérielle. Il faudra encore que la préoccupation écologique s'articule à une analyse politique radicale des rapports actuels de domination. On ne pourra pas diminuer la consommation matérielle globale si les puissants ne sont pas abaissés et si l'inégalité n'est pas combattue. Au principe écologiste, si utile à l'époque de la prise de conscience – « Penser globalement, agir localement » –, il nous faut ajouter le principe que la situation impose : « Consommer moins, répartir mieux. »

Chapitre I

La catastrophe. Et alors ?

La nuit avait été longue. Épuisante, mais palpitante. Dans un ultime rebondissement, la Russie avait posé un obstacle majeur au compromis qu'une semaine d'âpres négociations avait fini par faire émerger. Le protocole de Kyoto allait-il échouer, après avoir triomphé de l'obstination américaine ? Mais, au fil des tractations nocturnes habilement menées par les diplomates canadiens et anglais, la Russie retirait sa demande, d'ailleurs incompréhensible, et l'accord était scellé : la communauté mondiale décidait de prolonger le protocole au-delà de son terme de 2012 et les nouveaux géants, la Chine et l'Inde, acceptaient à mots couverts cette discussion qui les engagerait inévitablement dans les défis de l'avenir.

Ces négociations internationales ressemblent à une caravane cosmopolite, composée de figures chatoyantes, d'intérêts divers, de passions et d'égoïsmes, mais aussi animée, derrière le choc des intérêts, par le sentiment commun de la nécessité d'un accord universel. Sous les rituels obscurs et les textes ésotériques se met en œuvre l'idéal d'une politique pour toute l'humanité. Et, toutes et tous, traits tirés, yeux gonflés, membres gourds, dans cette salle de Montréal en décembre 2005, nous avons applaudi et ri à la bonne nouvelle.

Oublieux que la nuit pourrait être blanche, j'avais pris un rendez-vous dans la matinée à l'université avec un scientifique éminent, pour parler de tout autre chose : la biodiversité. Je marchais dans l'air froid de la métropole québécoise, porté par l'enthousiasme des heures précédentes, inconscient de ma fatigue, guilleret, pour tout dire.

Par la fenêtre du bureau étroit de Michel Loreau, nous apercevions les hauts bâtiments de la cité, un univers totalement artificiel. Et dans ses mots précis, sans une once d'exagération ou d'émotion, avec le calme qui sied au directeur du Programme international de recherche Diversitas, le chercheur belge m'a raconté ce que je savais déjà, mais qui prenait, dans l'air cristallin de l'hiver canadien, un sens dramatique que je n'avais jusqu'alors jamais perçu dans sa pleine mesure. La planète Terre connaît en ce moment même la sixième crise d'extinction des espèces vivantes qui lui soit advenue depuis que la vie, il y a trois milliards d'années, a commencé à transformer sa surface minérale. «Aujourd'hui, me dit-il, on estime que pour les groupes les mieux connus – les vertébrés et les plantes –, le taux d'extinction est une centaine de fois plus élevé que ce qu'il était en moyenne dans les temps géologiques, en dehors des crises d'extinction massive.» Il marqua une pause. «C'est déjà beaucoup, mais ce n'est rien par rapport à ce qui est prévu : ce taux va s'accroître et être de l'ordre de dix mille fois plus élevé que le taux géologique.»

James Lovelock est presque inconnu en France. Ce fait ne témoigne que de l'inculture écologique qui règne dans notre pays, parce qu'en Grande-Bretagne, mais aussi au Japon, en Allemagne, en Espagne, aux États-Unis, le grand savant anglais jouit d'une notoriété méritée. C'est qu'il a fait avancer

la science à un double titre : d'une part, en inventant une série de dispositifs très utiles aux physiciens – et notamment le détecteur par capture d'électrons –, d'autre part en élaborant une théorie sur notre planète qui compte parmi les plus stimulantes pour l'esprit. Il a donné à cette théorie le nom de Gaïa, sur la suggestion de son ami William Golding, prix Nobel de littérature. Selon Lovelock, la Terre se comporte comme un organisme vivant autorégulé.

Mais si je serpentais sur les petites routes des Cornouailles, traversant une campagne qui a gardé de façon extraordinaire son caractère rural du XIX^e siècle, ce n'était pas pour parler de Gaïa, mais pour entendre le message pessimiste du grand savant. J'avais une double raison de prêter attention au propos de mon hôte : son *curriculum vitae* impressionnant, et la parfaite connaissance des débats sur le climat qu'il tient de première source. Il discute en effet fréquemment avec les climatologues du centre de recherche Hadley, d'Exeter, à cinquante kilomètres de chez lui. C'est un des centres les plus réputés au monde en matière de climat. Plus tard, je confirmerais par des discussions avec d'autres chercheurs et par des lectures l'inquiétant message que me délivra Lovelock.

« Avec le réchauffement climatique, me dit-il dans l'atmosphère si *british* de sa petite maison blanche, la plus grande partie de la surface du globe va se transformer en désert. Les survivants se grouperont autour de l'Arctique. Mais il n'y aura pas de place pour tout le monde, alors il y aura des guerres, des populaces déchaînées, des seigneurs de la guerre. Ce n'est pas la Terre qui est menacée, mais la civilisation. »

« Je suis un homme joyeux, je n'aime pas les histoires de catastrophes, poursuivit-il. C'est ce qui rend celle-ci si étrange – avant, je ne pensais pas que le danger était si grand. »

Que sir Lovelock me pardonne, mais je pourrais prendre à mon compte, mot pour mot, cette dernière phrase. Je suis attentivement la question du changement climatique depuis 1988. J'ai observé comment la préoccupation s'en est développée chez les scientifiques, a émergé dans les médias, s'est confrontée aux arguments contraires, avant de s'affermir et de devenir une grille d'interprétation du monde d'une grande solidité. La prise de conscience a progressé à une vitesse presque stupéfiante, et nombre de chercheurs sont plus pessimistes qu'ils n'auraient imaginé l'être il y a quinze ans. Il n'y a pas de « catastrophisme » ici, ou alors, il faut traiter toute une communauté scientifique de catastrophiste.

Depuis quelque temps, une nouvelle problématique inquiète les climatologues. Le climat pourrait se dérégler brutalement, trop vite pour que l'action humaine puisse corriger le déséquilibre. C'est cette inquiétude qu'exprime le théoricien de Gaïa, plus libre de sa parole que d'autres scientifiques, mais sans exagérer leur souci.

Objectif: limiter la casse

Théorie scientifique élaborée dès le XIX^e siècle, l'idée du réchauffement global a été redécouverte dans les années 1970 et étudiée attentivement à partir des années 1980. Une intense discussion entre scientifiques s'en est ensuivie.

Le changement climatique est dû à l'accroissement de l'effet de serre : certains gaz, tels que le dioxyde de carbone ou le méthane, ont la propriété de piéger près de la planète une partie du rayonnement qu'elle réfléchit vers l'espace. Du fait de l'accumulation récente de ces gaz dans l'atmosphère, la chaleur moyenne de celle-ci augmente.

L'idée que le changement climatique est déjà engagé repose sur trois progrès de l'observation : le taux de dioxyde de carbone et d'autres gaz dans l'atmosphère ne cesse d'augmenter ; la température moyenne du globe s'accroît régulièrement ; la qualité des modèles physiques de la biosphère et celle des autres outils de connaissance du climat se sont beaucoup améliorées.

L'augmentation de la température moyenne à la fin du XXI^e siècle, envisagée en prolongeant les tendances actuelles, devrait se situer entre 1,4 à 5,8 °C. Elle est calculée par le GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat), qui réunit la communauté des scientifiques spécialistes du changement climatique. Cela ne veut pas dire que l'on s'arrêterait là. Si rien ne change d'ici à la fin du siècle, ce réchauffement se poursuivra.

Ces chiffres apparemment modestes sont en fait importants. La température moyenne du globe est de 15 °C. Quelques degrés suffisent à un changement radical de régime climatique. Par exemple, moins de 3 °C nous séparent de l'holocène, voilà de six mille à huit mille ans, une période très différente d'aujourd'hui ; de même, la température sous l'ère glaciaire d'il y a vingt mille ans n'était que de 5 °C inférieure à celle d'aujourd'hui.

Même si l'on arrêtrait d'un seul coup les émissions de gaz, l'augmentation de l'effet de serre provoquée par les émissions précédentes ne serait pas immédiatement interrompue. En effet, beaucoup de gaz à effet de serre ont une stabilité chimique de plusieurs dizaines d'années, ce qui signifie que leurs propriétés perdurent longtemps dans l'atmosphère. Les systèmes naturels présentent une inertie importante : lents à se modifier, ils sont également lents à retrouver l'état antérieur. Nous ne pouvons plus espérer revenir rapidement à la

situation qui existait avant le milieu du XIX^e siècle, moment où, lors de la révolution industrielle, l'émission massive de gaz à effet de serre a commencé. En revanche, nous pouvons ralentir l'accélération de ces émissions, viser à leur stabilisation, puis à leur décroissance. Cela permettrait de limiter le réchauffement à deux ou trois degrés Celsius. C'est devenu, à vrai dire, le seul objectif réaliste.

Si le climat s'emballait...

Un élément crucial pour apprécier la situation actuelle est relatif aux échelles de temps : le réchauffement que nous vivons se produit très rapidement par rapport aux phénomènes comparables connus dans le passé : ils se déroulaient sur des milliers d'années ; nous transformons le système climatique en moins de deux cents ans.

Mais le changement climatique, au lieu de s'opérer graduellement, pourrait advenir brutalement. En quelques dizaines d'années, le climat pourrait basculer de plusieurs degrés, empêchant une adaptation progressive des sociétés. Cette découverte, faite au début des années 1990, s'exprime aujourd'hui d'une autre façon : au-delà d'un certain seuil – que les climatologues tendent à situer autour de 2 degrés de réchauffement –, le système climatique pourrait s'emballer de façon irréversible. Normalement, la biosphère corrige spontanément les dérèglements qui l'affectent. Mais en raison de la saturation de ses capacités d'absorption, ce processus réparateur pourrait ne plus opérer. Voici les mécanismes pouvant favoriser l'emballage du changement climatique :

— une grande part du gaz carbonique émis par l'humanité est normalement pompée par la végétation et les océans : la

moitié reste dans l'atmosphère, un quart est absorbé par les océans, un quart par la végétation. C'est pourquoi l'on appelle les océans et la végétation continentale des « puits » de gaz carbonique. Or ces puits pourraient arriver à saturation. Dans ce cas, une plus grande partie du gaz carbonique émis, voire son intégralité, resterait dans l'atmosphère, accélérant encore l'effet de serre. Océans et végétation pourraient même commencer à relâcher le CO₂ qu'ils ont stocké antérieurement. De surcroît, la poursuite de la déforestation pourrait transformer les forêts tropicales, qui sont encore des puits, en émetteurs nets de carbone ;

— les régions arctique et antarctique se réchauffent. Plusieurs séries d'observations et de calculs conduisent les glaciologues à penser que le Groenland et le continent antarctique pourraient fondre rapidement, ce qui entraînerait une élévation du niveau de la mer bien supérieure à celle envisagée en 2001 par le GIEC : il prévoyait un demi-mètre d'élévation à la fin du siècle, il faudrait raisonner avec deux, trois, voire plus ;

— les glaces – comme toute surface blanche – réfléchissent les rayons du soleil, limitant ainsi le réchauffement de la surface terrestre. C'est ce qu'on appelle l'« albédo ». Mais la fonte progressive des glaces diminue l'albédo, donc la limitation du réchauffement, ce qui stimule celui-ci ;

— de même, le réchauffement des hautes latitudes, plus accentué semble-t-il que celui du reste de la planète, devrait entraîner la fonte du permafrost, ou pergélisol : il s'agit d'une couche de terre gelée qui couvre plus d'un million de kilomètres carrés, surtout en Sibérie, sur 25 mètres de profondeur moyenne. On estime que le pergélisol stocke 500 milliards de tonnes de carbone, qu'il relâcherait s'il fondait.

Les phénomènes décrits ci-dessus restent à l'état d'hypo-

thèses. Mais plusieurs études font penser qu'elles pourraient se concrétiser. Par exemple, un groupe de chercheurs a montré que, pendant la canicule de l'été 2003, la végétation de l'Europe, au lieu d'absorber du gaz carbonique, en a relâché en quantité importante. D'autres chercheurs ont montré que le permafrost commençait à se dégeler : si cela continue « au taux observé, écrivent les auteurs, tout le carbone stocké récemment pourrait être relargué dans le siècle ». Des analyses récentes estiment par ailleurs que les modèles climatiques ont sous-évalué les interactions entre les gaz à effet de serre et la biosphère, ce qui conduit à la conclusion que le réchauffement sera plus important que ne le prévoyait le GIEC dans son rapport de 2001. Ces éléments expliquent que la communauté scientifique n'exclue pas une élévation très rapide de la température moyenne du globe à des niveaux insupportables.

« Un réchauffement de 8 degrés en un siècle est très improbable, mais ce n'est plus une basse probabilité en deux siècles si nous utilisons tout le pétrole, développons les schistes bitumineux et brûlons la moitié du charbon », s'inquiète Stephen Schneider, de l'université Stanford, aux États-Unis. De fait, le GIEC, dans son quatrième rapport publié en 2007, envisage que le réchauffement pourrait dépasser le niveau maximal de 5,8 °C qui était antérieurement envisagé.

Jamais vu depuis les dinosaures

Si elle est beaucoup moins connue que le changement climatique, la crise de la biodiversité mondiale n'est pas moins inquiétante. Son indicateur le plus apparent est la disparition des espèces d'êtres vivants. Le rythme en est si rapide que l'expression de « sixième extinction », par référence aux

cinq crises majeures d'extinctions des espèces qu'a subies la planète avant même l'apparition de l'homme, est devenue officielle : « Nous sommes actuellement responsables de la sixième extinction majeure dans l'histoire de la Terre, et de la plus importante depuis que les dinosaures ont disparu il y a 65 millions d'années », affirme le Rapport sur la biodiversité globale rendu lors de la Conférence des Nations unies sur la biodiversité, au Brésil en 2006.

Chaque année, l'Union internationale pour la conservation de la nature publie sa « Liste rouge » des espèces menacées : en 2006, sur les 40 177 espèces étudiées, 16 119 sont menacées d'extinction. « Un déclin substantiel de l'abondance et de la diversité de la faune interviendra sur 50 à 90 % de la surface en 2050 si la croissance des infrastructures et l'exploitation des ressources terrestres continuent au rythme actuel », prévoit quant à lui le centre de recherche Globio du Programme des Nations unies pour l'environnement. Là encore, la vitesse de transformation de son environnement par l'humanité, comparée aux évolutions qu'a déjà connues la Terre, est sidérante ; les experts s'accordent, comme Michel Loreau, à estimer que le taux d'extinction des espèces devrait atteindre des milliers de fois le taux naturel enregistré par l'histoire géologique, c'est-à-dire par l'étude des fossiles.

La disparition des espèces a pour cause majeure la dégradation ou la destruction des habitats. Celle-ci atteint depuis un demi-siècle un rythme frénétique : plus de terres ont été converties à l'agriculture depuis 1950 qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles, relève le *Millenium Ecosystem Assessment*, un rapport élaboré par plus de 1 300 scientifiques du monde entier ; depuis 1980, 35 % des mangroves (forêts humides des rivages tropicaux) ont été perdues, ainsi que 20 % des récifs coralliens ; la production d'azote par l'humanité dépasse celle

de tous les processus naturels, tandis que la quantité d'eau retenue dans les grands barrages excède de trois à six fois celle que recèlent fleuves et rivières. « Nous avons connu dans les trente dernières années des changements plus rapides que jamais dans l'histoire humaine », résume Neville Ash, du Centre mondial d'observation de la nature (UNEP-WCMC), à Cambridge, en Grande-Bretagne. Selon les chercheurs de Globio, un tiers de la superficie terrestre est converti en terre agricole ; mais plus d'un autre tiers est en cours de transformation agricole, urbaine, ou en infrastructures.

Cette artificialisation n'est pas seulement le fait de pays en développement cherchant à faire face à leurs immenses besoins. Les pays riches eux aussi gaspillent l'espace sans compter. En France, observe le Manifeste pour les paysages lancé en 2005, « l'étalement urbain s'accompagne le plus souvent d'une consommation déraisonnable du capital foncier qui constitue pourtant une ressource non renouvelable : doublement des surfaces urbanisées depuis 1945, augmentation de 17 % des surfaces artificialisées ces dix dernières années alors que la population s'est accrue de 4 % seulement ».

L'ensemble du milieu vivant est affecté par cette crise de la biodiversité. Presque tous les milieux naturels de la planète sont maintenant en situation altérée. En fait, avertissent les scientifiques du Millenium Ecosystem Assessment, « l'activité humaine exerce une telle pression sur les fonctions naturelles de la planète que la capacité des écosystèmes à répondre aux demandes des générations futures ne peut plus être considérée comme acquise ».

Les conséquences de la perte de la biodiversité sont difficiles à évaluer. Les naturalistes s'attendent à des effets de seuil, c'est-à-dire à des réactions brutales des écosystèmes quand certains déséquilibres auront été atteints : « On peut comparer

la biodiversité à un jeu de mikado et ses pertes aux baguettes que l'on retire au fur et à mesure, dit Jacques Weber, directeur de l'Institut français de la biodiversité. Enlevez-en une, puis deux : rien ne bouge. Mais un jour, le tas pourrait s'écrouler sur lui-même.» Le Millenium Ecosystem Assessment exprime la même idée autrement : «La machinerie vivante de la Terre a tendance à passer d'un changement graduel à un changement catastrophique sans guère d'avertissement (...). Une fois qu'un tel point de rupture est atteint, il peut être difficile voire impossible aux systèmes naturels de revenir à leur état antérieur.» En fait, comme dans le cas du changement climatique, les scientifiques commencent à redouter le passage d'un seuil, au-delà duquel des phénomènes brutaux et irréversibles de dégradation s'enclencheraient.

Nous sommes tous des saumons

À la transformation des habitats par artificialisation ou destruction s'ajoute une pollution générale dont tous les indicateurs nous disent qu'elle augmente. Le plus grand écosystème du monde, à savoir l'ensemble des océans, se dégrade maintenant de manière sensible. «Il est victime d'une détérioration sans précédent», résume Jean-Pierre Féral, du CNRS. La masse océanique, qui couvre 71 % de la surface de la Terre, et que l'on considérait jusqu'à présent comme un puits sans fond, commence à montrer ses limites de digestion des rejets de l'activité humaine. Le plafonnement puis la réduction des prises de pêche sont le symptôme le plus visible de cet appauvrissement des océans : les stocks de poissons surexploités sont passés de 10 % dans les années 1970 à 24 % en 2002, tandis que 52 % sont à la limite maximale d'exploitation. Alors

que la dégradation affectait jusqu'à présent surtout les eaux côtières, elle atteint maintenant l'ensemble des océans : on estime par exemple que 18 000 bouts de plastique flottent sur chaque kilomètre carré d'océan ; dans le centre du Pacifique, on compte 3 kilogrammes de déchets pour 500 grammes de plancton ! Les hautes mers et les fonds océaniques, qui abritent une biodiversité très importante, commencent à être exploités et perturbés par la pêche, la prospection de nouvelles espèces, la recherche pétrolière, etc.

Une des histoires les plus désolantes et les plus symboliques de ce que nous avons fait de la planète se déroule entre le vaste océan et les lacs d'Alaska. Au terme de leur existence, les saumons sauvages reviennent pondre leurs œufs dans les centaines de lacs que compte cet État. Ils déposent les œufs, puis meurent, leurs corps allant se déposer au fond du lac où leur instinct les a ramenés. Des chercheurs canadiens ont eu l'idée de collecter et d'analyser les sédiments de quelques-uns de ces lacs, sédiments composés en bonne partie des cadavres des grands poissons migrateurs. Ils ont eu la surprise de découvrir que ces sédiments contiennent plus de PCB (polychlorobiphényles) qu'il n'aurait pu s'en trouver dans le lac du seul fait des dépôts atmosphériques. Les PCB sont un polluant chimique très persistant, qui a été utilisé en énormes quantités pendant des dizaines d'années au ^{xx}e siècle. Ces PCB en excès dans les lacs proviennent des cadavres des poissons. Ainsi, les saumons sauvages polluent les lacs immaculés des zones les plus reculées de l'Alaska !

À quoi est-ce dû ? Le PCB est répandu en quantité infime dans tout l'océan. Durant leurs pérégrinations dans le nord du Pacifique, les poissons accumulent ces polychlorobiphényles dans leurs graisses : alors qu'on en trouve moins de 1 nanogramme par litre, le poison atteint la concentration

541. Lectures 3, *par Paul Ricœur*
542. La Damnation d'Edgar P. Jacobs
par Benoît Mouchart et François Rivière
543. Nom de dieu, *par Daniel Sibony*
544. Les Poètes de la modernité. De Baudelaire à Apollinaire,
par Jean-Pierre Bertrand et Pascal Durand
545. Souffle-Esprit, *par François Cheng*
546. La Terre et l'Empire, *par Pierre Hassner*
547. Amours plurielles. Doctrines médiévales du rapport
amoureux de Bernard de Clairvaux à Bocace
par Ruedi Imbach et Inigo Atucha
548. Fous comme des sages
par Roger-Pol Droit et Jean-Philippe de Tonnac
549. Souffrance en France, *par Christophe Dejours*
550. Petit Traité des grandes vertus, *par André Comte-Sponville*
551. Du mal/Du négatif, *par François Jullien*
552. La Force de conviction, *par Jean-Claude Guillebaud*
553. La Pensée de Karl Marx, *par Jean-Yves Calvez*
554. Géopolitique d'Israël, *par Frédérique Encel, François Thuail*
555. La Méthode 6, *par Edgar Morin*
556. Hypnose mode d'emploi, *par Gérard Miller*
557. L'Humanité perdue, *par Alain Finkielkraut*
558. Une saison chez Lacan, *par Pierre Rey*
559. Les Seigneurs du crime, *par Jean Ziegler*
560. Les Nouveaux Maîtres du monde, *par Jean Ziegler*
561. L'Univers, les Dieux, les Hommes, *par Jean-Pierre Vernant*
562. Métaphysique des sexes, *par Sylviane Agacinski*
563. L'Utérus artificiel, *par Henri Atlan*
564. Un enfant chez le psychanalyste, *par Patrick Avrane*
565. La Montée de l'insignifiance,
Les Carrefours du labyrinthe IV
par Cornelius Castoriadis
566. L'Atlantide, *par Pierre Vidal-Naquet*
567. Une vie en plus, *par Joël de Rosnay,*
Jean-Louis Servan-Schreiber, François de Closets,
Dominique Simonnet
568. Le Goût de l'avenir, *par Jean-Claude Guillebaud*
569. La Misère du monde, *par Pierre Bourdieu*
570. Éthique à l'usage de mon fils, *par Fernando Savater*
571. Lorsque l'enfant paraît t. 1, *par Françoise Dolto*
572. Lorsque l'enfant paraît t. 2, *par Françoise Dolto*
573. Lorsque l'enfant paraît t. 3, *par Françoise Dolto*
574. Le Pays de la littérature, *par Pierre Lepape*
575. Nous ne sommes pas seuls au monde, *par Tobie Nathan*

576. Anthologie, *par Paul Ricœur*
édition établie *par Michael Foessel et Fabien Lamouche*
577. Cantatrix Sopranica L. et autres écrits scientifiques
par Georges Perec
578. Philosophe à Bagdad au x^e siècle, *par Al Farabi*
579. Mémoires. 1. La brisure et l'attente (1930-1955)
par Pierre Vidal-Naquet
580. Mémoires. 2. Le trouble et la lumière (1955-1998)
par Pierre Vidal-Naquet
581. Discours du récit, *par Gérard Genette*
582. Le Peuple « psy », *par Daniel Sibony*
583. Ricœur 1, *par L'Herne*
584. Ricœur 2, *par L'Herne*
585. La Condition urbaine, *par Olivier Mongin*
586. Le Savoir-déporté, *par Anne-Lise Stern*
587. Quand les parents se séparent, *par Françoise Dolto*
588. La Tyrannie du plaisir, *par Jean-Claude Guillebaud*
589. La Refondation du monde, *par Jean-Claude Guillebaud*
590. Anthologie de la Bible, *par Philippe Sellier*
591. Quand la ville se défait, *par Jacques Donzelot*
592. La Dissociété, *par Jacques Généreux*
593. Philosophie du jugement politique
par Vincent Descombes
594. Vers une écologie de l'esprit 2, *par Gregory Bateson*
595. L'Anti-livre noir de la psychanalyse
par Jacques-Alain Miller
596. Chemins de sable, *par Chantal Thomas*
597. Anciens, Modernes, Sauvages, *par François Hartog*
598. La Contre-Démocratie, *par Pierre Rosanvallon*
599. Stupidity, *par Avital Ronell*
600. Fait et à faire. Les Carrefours du labyrinthe V
par Cornelius Castoriadis
601. Au dos de nos images, *par Luc Dardenne*
602. Une place pour le père, *par Aldo Naouri*
603. Pour une naissance sans violence, *par Frédéric Leboyer*
604. L'Adieu au siècle, *par Michel del Castillo*
605. La Nouvelle Question scolaire, *par Éric Maurin*
606. L'Étrangeté française, *par Philippe D'Iribarne*
607. La République mondiale des lettres, *par Pascale Casanova*
608. Le Rose et le Noir, *par Frédéric Martel*
609. Amour et justice, *par Paul Ricœur*
610. Jésus contre Jésus, *par Gérard Mordillat et Jérôme Prieur*
611. Comment les riches détruisent la planète, *par Hervé Kempf*
612. Pascal, *par Philippe Sellier*